

L'aile au vent triste du souvenir

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, -que je cachais du mieux que je pouvais-, je n'aurais laissé ma place à personne ! C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement. Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.

La dernière fois où j'avais franchi le seuil de cette grille, la peine me brûlait le cœur. Je savais que ma vie venait de basculer. Le temps d'une nuit. Celle du 4 au 5 décembre 1870. Huit décennies et trois ans plus tard, je me souviens de cet instant avec une acuité douloureuse. La fête avait sombré aux flots du désespoir. Le chagrin chavirait ma poitrine. La peine et la rancœur luttaient à la gouverne. Minna l'avait prédit : la malédiction continuait son œuvre. Moi, au contraire, je ne voyais rien de surnaturel dans les cendres dispersées par le noroît en rage et l'odeur âcre des arbres calcinés. Seulement l'expression d'une injuste vindicte, d'une volonté sans cesse affirmée de refuser le sort. Sans négliger l'irrépressible désir de toujours trouver coupable à tout ce qui accable.

Je n'éprouve aucune rancune aujourd'hui. Au vieil âge où j'habite, le temps n'a pas failli pour que j'arpente toute la folie du monde. Je sais toute l'étendue de la misère humaine. Des sentiments jaloux, des maladies injustes et la folie des guerres. La nature est ainsi. Vain serait de s'y opposer. On ne peut moissonner tous les espoirs vaincus, toutes les envies ravalées, tous les rêves brisés. Il ne me tarde pas de partir mais je glisserai sans regret vers la face cachée des vérités terrestres.

Deux goélands bruns lissent le ciel en silence au-dessus de moi. Leurs têtes chaloupent de bord à bord. Leur œil inquisiteur chavire de bâbord à tribord. Je sais que la lactescence abandonnée par la brume sera vite lapée par le soleil.

Tant mieux, j'aimerais revoir tout cela une dernière fois au ciel en robe d'azur.

Jusqu'à présent, je n'en avais jamais ressenti le désir. C'est à la lecture du *Télégramme de Brest* que je me suis décidé. On y relatait la mort annoncée de près d'un siècle d'abandon et d'errance administrative. La commune de Pouldreuzic venait enfin de se voir rétrocéder le manoir de Kergoalen ainsi que les trente hectares de parc attenants. Elle y envisageait la construction d'un centre de vacances dédié aux amoureux de cette spécificité bretonne : l'entre terre et mer.

Je remonte à pas lents les vestiges de la longue allée. La végétation n'a pas attendu le bon vouloir des hommes. Elle a repris tous ses droits, lancé ses armées ligneuses à la conquête des espaces autrefois ravagés par les flammes. Je ne suis pas pressé. Le taxi qui m'a déposé là ne reviendra me chercher qu'en tout début d'après-midi. Il m'a fallu être persuasif pour convaincre le chauffeur. Je ne possède pas toutes qualités pour être parfait diplomate. Je n'ai prévenu personne au centre héliomarin de Douarnenez. Je sais que la directrice ne me pardonnera pas. Je m'en moque. A mon âge... De toute façon, si je lui avais fait part de mon souhait, elle s'y serait opposée.

Mon regard se porte au loin vers la silhouette mafflue de l'imposante bâtisse. Quelques corbeaux griffent le ciel laiteux de leur vol noir. Leurs ombres s'encadrent un bref instant dans les fenêtres ouvertes à tous les vents. Le ciel m'est témoin qu'il n'en manque pas par ici ! Le manoir semble être resté figé dans sa détresse, vieux général hiératique d'une armée en déroute. Sans doute est-il devenu le repaire préféré d'une faune avide d'un enclos protecteur. Tous les récits de Minna affleurent à ma mémoire. Une armée de chimères, de trolls, de korrigans, de gorgones, de monstres et de sorcières investit à nouveau le vieux manoir fouetté par les treize fils du vent.

Une cinquantaine de pas de mieux. Je m'immobilise. Ma main glisse à ma poche, y trouve le seul souvenir que j'aie jamais gardé de Minna. Mes doigts se ferment et j'ose enfin regarder en direction du levant, là où se dressait jadis le camp. Mes yeux s'embuent puis se cachent à la tenture de mes paupières closes. Ma main quitte ma poche. Mes doigts tavelés lissent le talisman devenu soyeux à longue de caresses.

Je les revois tous soudain. J'entends leurs rires, leurs chants empreints d'un bonheur triste qu'accompagnaient la frénésie joyeuse du violon de Mairek et la mélodie larmoyante de l'accordéon de Damir. Je sens mes mains vibrer des intonations que nous scandions, des larmes dans les yeux et du rire dans la gorge. Je retrouve l'odeur du feu de bois, celle du poisson à griller sur la braise et celle plus mutine des longs cheveux bruns de Minna. Ils étaient restés là près de six mois.

Presque une éternité pour ces incorrigibles voyageurs.

Le village les avait découverts un matin de juillet. Dans un mélange de stupeur et d'incrédulité. Ils arrivaient par la route de la mer. Ce n'était pas les flots qui les avaient déposés là. On m'accordera que l'océan sait vomir nombre de choses, et même des plus tragiques aux jours de grande colère. Mais pas des chevaux et des roulottes. D'autant que ceux qui allaient au pas tranquille de leurs vieilles rossinantes donnaient l'air d'être bien vivants. Même si cet air jouait des notes que nous ne connaissions pas. Une mélodie intrigante du lointain et de l'inconnu. Un aria du présent et d'un passé séculaire. Ils étaient treize. Aucun jamais ne s'est cassé au fil de ma mémoire. Et si je dis leur

nombre c'est que rien n'est anodin. Un de plus ou un de moins aurait peut-être lavé la face des choses d'une main plus délicate, lancé les âme meurtries sur un chemin de miséricorde.

Les hommes arboraient la même moustache fine, le cheveu noir luisant et un costume sombre sur lequel tranchaient une chemise et un foulard de couleur jaune ou rouge. Les femmes portaient toutes un fichu, des caracos de dentelle et de soie, des châles aux couleurs vives et d'amples jupes assorties de multiples jupons où dominaient là aussi le jaune et le rouge. Sans doute tout le monde conçut-il là un pont entre deux rives puisque ces deux couleurs étaient celles du drapeau bigouden.

A leur tête marchaient Damir, le patriarche, accompagné de son fils Mairek et de ses gendres Zanya et Nicolai. Encadrant les roulottes, venaient Anna, la mère, bras dessous bras dessus avec ses filles, Zsa-zsa et Belka. Fermant le convoi, l'œil vif de malice, gambadaient les enfants : Pavel, Jerzy, Astramir, Youri, Dragomir et Minna. Auraient-ils été mille que je n'aurais eu d'yeux que pour cette dernière ! Dès que nos regards se croisèrent, je fus incapable de me détacher de toute la grâce qu'elle dégagait. Quel âge avait-elle ? Elle-même n'en savait rien. Là d'où ils venaient, les papiers ne rattrapaient jamais ceux courant sur les chemins. Entre quinze et dix-huit ans sans doute. Elle n'était pas encore femme mais quelques coups de pinceau auraient suffi pour achever la toile.

Tandis qu'ils traversaient le village sous nos regards ébahis et circonspects - pour ne pas dire méfiants -, les yeux de Minna s'étaient accrochés aux miens. Plus tard, lorsque nous aurions appris à nous apprivoiser, elle m'avouerait avoir su dès ce prime instant le don qui m'habitait.

Certains dont moi, plus vagabond qu'un chat, leur emboîtèrent le pas à distance. Nous étions curieux de savoir où les mènerait leur route. Deux heures plus tard, nos sabots claquèrent la pierre des rues pour clamer la nouvelle : les bohémiens venaient de s'installer dans le parc du manoir de Kergoalen. Ils avaient ouvert la grille, sans effronterie mais sans gêne non plus, comme s'ils étaient de retour chez eux après une longue absence. Ils avaient disposés leurs roulottes en triangle au beau milieu du parc puis laissé paître leurs chevaux tandis que les femmes et les enfants partaient en quête de bois. Les hommes, eux, s'étaient assis sur des chaises et saisi de leurs instruments, violon, accordéon et guitare, puis s'étaient mis à jouer et à chanter.

Ce serait mensonge que de prétendre que cette intrusion n'offusqua personne. Elle remua au contraire la lie du souvenir, provoqua bien des palabres et réunions du conseil. Au final, il fut décidé de ne rien faire. Après tout, le domaine était à l'abandon depuis près de deux ans et demi sans que quiconque ne se soit présenté pour en revendiquer la paternité. D'autant que son éloignement, à près d'une demi-lieue du village, maintenait à distance ces visiteurs indésirables. Chacun résolut toutefois de surveiller de près ses affaires et de charger son fusil d'une cartouche de gros sel afin de dissuader ces gens à la figure noire de jouer les renards dans leurs poulaillers.

Quelques cris d'oiseaux me conduisent à rouvrir les yeux. Je découvre dans le ciel, fuyant vers l'océan, une troupe de fous de Bassan. Je me réjouis d'être venu aujourd'hui. La présence de ces oiseaux à la côte n'augure rien de bon. Mes doigts caressent les blanches fibres duveteuses. Combien de fois dans ma vie ai-je ainsi glissé l'aile au vent triste du souvenir ? Ce talisman, je sais que Minna l'avait délibérément laissé à mon intention. Par quel miracle est-il resté intact, épargné par les flammes, au beau milieu du camp ? Je n'ai jamais su répondre à cette question.

Je reprends mon chemin vers le manoir. Me souviens avec émoi du premier jour où les doigts de Minna se sont unis aux miens tandis que nous avancions sur cette même allée et qu'elle m'abreuvait de légendes nées dans ses lointaines Carpates natales. Les chimères, vampires et tristes sires investissaient Kergoalen. Je frissonnais d'effroi... et de plaisir !

Minna était la seule à bien parler notre langue. J'entends par-là le français, naturellement ! Tous les autres vagabondaient entre sabir, galimatias et baragouin. Manière de lier le geste à la parole !

Il m'avait fallu des semaines pour oser franchir les grilles de Kergoalen constamment ouvertes désormais. Ce n'était pourtant pas le temps qui me manquait. J'étais depuis toujours dispensé de tous travaux, qu'ils fussent des champs ou de la mer. Privilège ou punition ? Je ne savais répondre à cette indécision ! Afin de lui tordre le cou, j'usais mes yeux sur l'horizon sans fin que m'offrait l'océan ou sur les livres ouvrant sur d'autres confins que me prêtait monsieur Favënnec, l'instituteur. L'aurais-je assez remercié en prière ce saint homme ? Le seul à avoir su lire la vérité sur mes lèvres muettes et sondé le fond des choses au puits de mes yeux affolés. Cet été-là, celui de mes douze ans, je rêvais de pêche hauturière, de palanquées de morues, d'aurores boréales et d'aventures marines.

Nul n'aurait pu le savoir... sauf une.

Le statu quo s'était établi entre ceux d'ici et ceux de nulle part. Surtout depuis que les hommes du camp avaient fait montre de leur habileté à tresser dans l'osier de merveilleux paniers pour la pêche à pied qu'ils vendaient de village en hameau pour une somme modique ou en échange de provisions de bouche. Les femmes, elles, se tenaient à l'écart les jours de foire et disaient la bonne aventure à tous ceux prêts à l'entendre. Au vrai, hormis leurs yeux dépourvus de toute bride, ils n'étaient pas si différents de nous. Sans leur couleur de pain d'épices, leurs maisons vagabondes et leurs vêtements de fête même aux jours de semaine, rien n'aurait pu leur interdire de se prétendre bigoudens.

Pour cette raison, personne ne me défendit jamais de m'approcher du manoir. Ma mère était aux champs, mon père dans les paluds ou en mer, un casier ou une foëne à la main. Mon approche fut toutefois longue, hésitante. Fuyante sitôt qu'un des bohémiens venait à ma rencontre. Ils me

fascinaient et m'effrayaient tout à la fois. Même les plus jeunes. Peut-être n'aurais-je jamais osé franchir le pas sans cette mauvaise chute qui me laissa un midi étourdi sur le bord du chemin.

Mairek me cueillit comme une plume et Anna appliqua sur ma plaie au visage des herbes dont elle avait le secret tandis que ses lèvres fredonnaient une sourde litanie. J'étais comme dans un rêve. Mes yeux avaient saisi ceux de Minna, lesquels ne semblaient pas enclins à fuir l'étrange étreinte. Une paix inhabituelle investissait mon corps et mon âme glissait sur la houle d'un océan serein. Les vacances touchaient à leur terme. L'école aurait logiquement dû m'accaparer tout entier.

Je suis pourtant revenu matin et soir... et tous les jours jusqu'à cette maudite nuit de décembre.

Cent pas me séparent à présent du manoir. Ou de ce qu'il en reste. Navire naufragé sur son délaissé de mer. Bâtiment fantôme figé sur son erre. Gigantesque statue de douleur déchirée entre passé et futur, interdite de présent. Minna et moi étions les seuls à oser nous approcher de la bâtisse maudite. Pour être franc, il lui avait fallu des semaines pour réussir à m'amadouer. Elle avait su s'y prendre pour m'attirer dans ses rets, pour vaincre une à une mes indociles fibres. Elle m'avait peu à peu isolé du reste du clan, m'avait ouvert son cœur sur la sempiternelle errance des siens, sans but et sans colère. Sans attention pour les pierres et les racontars jalonnant leur parcours. Elle m'avait conté leur existence, leurs croyances, leurs coutumes. Tourbillonnant sans cesse dans l'air, elle faisait valser ses jupes et ses jupons. Au nombre de six m'avait-elle précisé. Le septième, le seul à pouvoir être blanc était réservé aux femmes mariées. Un jour, m'avait-elle promis, je l'enfilerai et tu me le retireras. Mais beaucoup de temps aura passé ! avait-elle ajouté.

Elle, qui voyait tant de choses et même mes désirs les plus secrets, s'était méprise. Du temps, il en est passé bien plus qu'il n'en fallait. Beaucoup trop même ! Tout le reste, il est vrai, elle l'avait vu, l'avait lu dans les lignes de ma main, parcourant de son index la surface de ma paume. Sans que je ne la croie naturellement une seconde. Mais avec au cœur l'espoir insensé que cela puisse être vrai. Comment pourrait-on suivre par avance le fil tissant la trame du destin ? J'avais pourtant envie d'épouser son dessein. Un désir fou même. Elle avait si bien su percer à jour le don sur lequel s'est érigée ma vie.

Sans entendre une seule fois le son de ma voix, elle avait su percevoir ma capacité à connaître les vérités du ciel à la simple observation du vol et du comportement des oiseaux. Je ne sais pas d'où je tirais ce don mais j'étais infallible. J'avais d'emblée su, dès mes premiers âges, que le pépiement timide des macareux ouvrait les portes à la bruine, que le gloussement inquiet des guillemots livrait voie au noroît, que le craquettement court des aigrettes appelait le ciel de traîne, que le criaillement suraigu des tadornes présageait les tempêtes. Sans parler de mille autres signes

qui tous révélaiient pour moi une évidence du ciel à son futur. Au vol de toutes les espèces marines, je pouvais dire le temps à venir de manière infallible. Enfin, dire est une expression.

Fasciné... et terrorisé par tous ces récits dont je ne doutais pas un instant de la nature onirique, je souffrais en silence que Minna ignore la véritable histoire du manoir de Kergoalen. Cette chronique, je la savais par cœur. Non pas que l'on me l'eut contée mais pour l'avoir apprise, bribe après bribe glanée çà et là. Au lavoir auprès des femmes battoir à la main, sur les quais au milieu des hommes tirant l'aiguille à ramender, aux veillées quand se pelaient les châtaignes. Personne ne craignait de parler en ma présence même si les gens du village ne savaient pas de quelle manière me considérer. Au gré des jours et de l'humeur qu'ils y cernaient, ils me peignaient fou ou idiot. Pour eux cependant, la différence n'était guère plus épaisse qu'une écaille de sardine. Qu'importait donc ce qu'entendraient mes oreilles puisque jamais ma bouche ne s'ouvrirait pour le révéler à d'autres.

Ce n'était pas ma faute. J'étais venu au monde à cette heure bien tardive où le ventre des femmes ne s'arrondit plus qu'aux stériles soupirs des désirs longtemps réfrénés. A mes cinq ans, tous mes aînés avaient déjà quitté la ferme familiale. Et aucun mot n'avait encore franchi le seuil de mes lèvres. Ce n'est pas tant parce que ceux-ci me faisaient peur. C'était d'avoir à les prononcer qui m'effrayait. Ils butaient contre mes lèvres closes, rebondissaient à l'arrière de ma gorge, me contraignant le plus souvent à balancer la tête et le corps d'avant en arrière, la bouche figée sur une aphasie douloureuse. Je comprenais pourtant tout ce que l'on me disait sans que l'on n'ait besoin de me le répéter. Le vieux médecin du village prétendait que je souffrais d'arriération mentale. Cependant, vu mon comportement des plus doux, il avait conseillé à mes parents de me laisser pousser à ma guise, à l'égal de ces fruitiers qui croissent leur chemin sans taille ni conduite. Il les avait cependant découragés de m'inscrire à l'école. Fort heureusement, ils ne l'écoutèrent pas.

C'est là que je devais découvrir toute la magie des mots écrits sur le papier.

L'histoire, je l'avais donc apprise au cours de mes pérégrinations d'un lieu à l'autre du village. Le comte de Kergoalen avait péri à l'hiver 1867 dans d'étranges et douloureuses circonstances. Avant sa disparition, je l'avais d'aventure croisé au cours de mes balades, arpentant la lande à grandes enjambées, un livre de poésie à la main, clamant au vent de longues tirades courroucées. La raison l'avait fui quelques années plus tôt, le livrant aux chimères engendrées par les amours contre nature du désespoir et de l'ivresse. Le comte noyait sa détresse dans des flots de vin bouché venu à grands frais de la région de Bordeaux. Si la vie lui avait fait les yeux doux à l'heure de sa naissance, elle les avait refermés à mesure qu'il grandissait. Seul et unique héritier des terres de Kergoalen, il avait vu disparaître tour à tour son père puis sa mère à l'orée de ses vingt ans.

Heureusement secondé par un régisseur avisé, le domaine avait cependant continué de prospérer entre métayage et armement de pêche. A vingt-cinq ans passés, le comte s'était enfin décidé à prendre épouse. Visiblement, un choix peu judicieux. Une délurée, aux dires des commères sur le chemin des vêpres. Le Ciel lui en avait tenu rigueur et l'avait rappelée à Lui à l'heure qu'elle donnait naissance à leur premier enfant. La sagette à ses côtés était demeurée impuissante face à l'ire divine. Le délivre était incomplet et bien qu'elle ait tourné la comtesse en tous sens en lui pressant pesamment sur le ventre, la sage-femme n'avait pu chasser de ses entrailles la partie corrompue.

Le comte aurait pu prendre sa fille en ombrage ; ce fut tout le contraire. Il l'éleva dans une adoration proche de l'idolâtrie. Il ne reprit épouse, préférant jeter sa gourme à l'occasion avec quelque fille de ferme aux appas tentateurs. Honorine grandit donc, puis s'épanouit, bercée par cet amour paternel prompt à lui céder au moindre de ses caprices. On la vit écuyère sur des pur-sang arabes, musicienne sur des instruments de grande valeur, couturière et modèle dans des tenues ressuscitées de Merveilleuse. Jusqu'à ce jour maudit où elle se prit de passion pour le canotage. Souscrivant à sa requête, son père fit fabriquer à sa mesure une yole de Bantry dans un chantier naval de Douarnenez. Voulant faire son bonheur, il la précipitait vers sa perte.

Un jour de mai, en l'absence du comte, Honorine brava les mises en garde des pêcheurs. Partant de Penhors, elle s'en alla caboter de palud en palud. Les cormorans offraient leurs ailes au vent, tête basse. C'est un signe qui ne trompe pas. Deux jours plus tard, on retrouva sa yole échouée à la pointe de Penmarch. Le comte hurla sa peine et lança d'inutiles recherches. Face à la vérité, il devint fou, négligea son domaine, se mit à errer sur la lande, pleurant sa peine au vent mauvais qui lui avait dérobé sa fille. On le trouva de plus en plus souvent ivre et débraillé jusqu'à cette nuit de décembre 1867 où le manoir de Kergoalen fut entièrement détruit par le feu. Du comte lui-même, on ne retrouva rien. Les derniers à l'avoir vu vivant, sa cuisinière et son jardinier, affirmèrent l'avoir surpris plus tôt dans la journée charriant de pleines dames-jeannes de pétrole pour lampe.

Effrayée par ma présence, une troupe de choucas prend son vol, croassant sa colère. Mes pas m'abandonnent enfin devant l'entrée du manoir. Le temps s'est montré impitoyable avec ce qui faisait autrefois la gloire des Kergoalen. La pierre des murs a pris le deuil sous l'humidité. Les arêtes des angles, lessivées par les pluies, présentent des bords arrondis. Les marches du double escalier en révolution se sont disjointes sous la pression des racines intrusives. Je n'ose imaginer l'intérieur. Toutes les boiseries et la charpente, détruites dans l'incendie, ont ouvert le flanc aux viols et aux avanies. La végétation a envahi l'espace. De toutes parts, les arbres ont étendu leurs ailes à l'assaut de la bâtisse. Là où tant de choses se sont jouées, un gigantesque roncier s'étend à présent.

Je me souviens de ce jour. C'était le 25 novembre. Le jour de la sainte Catherine, le prénom de ma mère. Le ciel charriait de lourds nuages de pluie. Les mêmes que poussait un vent fou venu de l'océan depuis des semaines et des semaines. On ne pouvait plus pénétrer dans les champs boueux depuis longtemps et aucun bateau ne s'était risqué à prendre la mer par crainte de naufrage. L'inquiétude serrait le village dans sa poigne, lui cachait le lendemain à la vue.

Serrée contre moi pour lutter contre le froid, Minna me murmurait à l'oreille une nouvelle version de la malédiction persécutant les Kergoalen. Son imagination débordante atteignait son paroxysme. Je l'écoutais, terrifié, me narrer comment, par une nuit sans lune, l'arrière-grand-père du comte, séduit par une houri à triple poitrine et d'une beauté tragique, avait, pour lui complaire, égorgé sa propre petite-fille à pleines dents avant de boire son sang dans la timbale de baptême en argent de celle-ci. Ce fut plus que je n'en pouvais supporter. J'aurais pu fuir. Je choisis une autre voie.

Il m'a fallu du temps, de longues années autant que je me souviens, pour comprendre que Minna avait enfin atteint ce jour-là le but qu'elle poursuivait depuis le début en m'abreuvant sans trêve d'histoires plus effroyables les unes que les autres. Sans même en prendre conscience, ma bouche s'entrouvrit et, pour la première fois de ma jeune existence, les mots franchirent le seuil de mes lèvres et déroulèrent toute l'histoire du comte de Kergoalen telle que je la connaissais. Mon corps tout entier se figea, immobile. Une digue en moi venait de se rompre.

Minna écouta chanter le flot ténu de ma voix dans un sourire attendri. Lorsque j'achevai mon récit, je comprendrais plus tard aussi qu'elle s'en moquait éperdument, elle posa sur moi ses yeux noirs et sur ma bouche un baiser. Un baiser furtif. Le simple temps d'une brève pression de ses lèvres sur les miennes. Cette caresse cependant possédait tant le goût du miel, l'odeur des fraises des bois et le parfum sucré de la fleur d'acacia que j'ai brûlé ma vie à la chercher en vain.

A mon insu, Minna était parvenue à dégripper la petite mécanique perverse qui détruisait les mots avant qu'ils ne s'échappent de moi. Je ne suis pas devenu disert pour autant. D'aucuns, m'ayant longtemps fréquenté, diraient de moi, s'ils n'étaient morts, que j'étais un taiseux. Il n'empêche que ce 25 novembre 1870 m'offrit la vie. Une semaine et demie plus tard, hélas, un autre jour, ou plus précisément une nuit, m'en reprendrait la moitié.

Mes yeux se ferment et je repense à toutes ces voies que ces premiers mots prononcés ont tracées. Le village, peu à peu, accepta de revoir son jugement. Je ne fus plus l'idiot mais le timide. Je n'avais que faire, je l'avoue, de cette grâce dont ils me faisaient don. Monsieur Favënnec m'a confié des livres parmi les plus sérieux et m'a engagé à apprendre et à toujours lire. Malgré la rancœur que j'éprouvais à l'égard de tous parce que je ne savais disculper personne, j'ai laissé libre cours à mon

don. Mes prédictions en ont sauvé certains de situations périlleuses. D'autres de la noyade à coup sûr. Tant et si bien qu'à mes seize ans, on venait fréquemment me consulter pour connaître la vérité sur le temps à venir. Tout cela, Minna l'avait prédit. La suite aussi d'ailleurs.

S'étendant par le travers du pays bigouden, ma réputation gagna tout le Finistère, galopa dans la Bretagne entière et essaima jusqu'en Normandie, plus précisément à Fécamp, terre de prédilection de la pêche hauturière. Un émissaire de Maître Besnard, armateur de trois bateaux à la morue sur le Grand Banc de Terre-Neuve, vint jusqu'à Pouldreuzic m'offrir mon rêve sur un plateau. Le 22 février 1875, j'embarquai sur le rôle d'équipage en qualité de mousse à bord du *Mare Nostrum*, un trois-mâts goélette de plus cent cinquante pieds. Je ne quitterais son bord que cinquante ans plus tard, en raison du désarmement progressif de la marine à voile. Cette période de ma vie reste à mes yeux la plus belle. Au long de toutes ces années, j'ai vu les mers prendre la couleur de tous les cieux venus s'y désaltérer, j'ai pleuré devant la beauté des aurores boréales, j'ai léché de plaisir tous les baisers salés déposés sur mes lèvres. Cela ne m'empêchait pas de conserver la nostalgie d'un autre... et de passer tous mes congés à rechercher partout celle qui me l'avait donné.

Je gagnais très bien ma vie à bord du *Mare Nostrum*. En moins de trois ans, j'étais passé de mousse à second. Le premier à l'avoir été si jeune sans autre diplôme que ma capacité à ramener à chaque campagne tous les équipages de l'armement au grand complet. Il faut dire qu'à cette époque, la morue se pêchait à bord de doris par équipes de deux. Le danger premier de ces multiples embarcations était la brume. Celle-ci rendait les hommes incapables de regagner leur bord et les perdait pour toujours à la dérive sur l'immensité marine. Durant les cinquante années de mon embarquement, alerté par des signes que j'étais le seul à comprendre, je n'ai jamais tardé à faire sonner la cloche rappelant au bord l'ensemble des équipages. Plus tard, établi à Douarnenez dans la maison que j'avais pu acquérir, j'ai continué à prodiguer mes conseils aux bateaux sardiniers. Cela ne m'empêchait pas de m'évader à intervalles réguliers pour traverser le pays, en train, de ville en ville. Je ne désespérais pas de retrouver Minna et les siens. Ceux encore en vie tout au moins.

Je persistais à croire en la promesse qu'elle m'avait faite quant à ce jupon blanc.

La brume commence à se déchirer. Quelques sternes glissent joyeuses en direction de l'océan. Leurs battements d'ailes frénétiques confirment le beau temps. J'aurais aimé les voir voler ainsi quelques jours avant cette maudite nuit du 4 au 5 décembre. Rien ne serait alors arrivé. Peut-être Minna et sa famille se seraient-ils définitivement établis à Pouldreuzic... et n'aurions-nous pas tardé à nous marier. Au lieu de cela, le mauvais temps persista. Et avec lui la crainte d'un hiver de misère. Un ciel aussi calamiteux n'affleurerait dans aucune mémoire. Il fallait un responsable à ce maudit sort. Les coupables furent vite désignés. Des étrangers au pays. Au nombre de treize. A l'œil aussi noir

que celui que l'on prête au Malin. Installés dans un lieu frappé de malédiction. Cela ne pouvait plus durer. Une expédition nocturne se chargea de les contraindre à la fuite. Des bidons de pétrole, des dames-jeannes d'essence, quelques escopettes chargées de gros sel. Le sort fut vite scellé. Le parc du manoir en flammes. Les chevaux précipitamment attelés. Minna, Mairek, Zsa-zsa, Astramir et les autres lancés sur les routes à l'intérieur de leurs roulottes. Vers un ailleurs dont je n'ai jamais retrouvé la trace.

Le temps exécrationnel accompagna encore mes larmes jusqu'à peu avant la Noël. Quelques sourires de satisfaction jetèrent à bas la contrition au visage de certains, persuadés que l'effet reconnaissait là sa cause. La raison du plus fort... !

Mu par je ne sais quelle envie, je me fraye un chemin à travers le parc devenu futaie pour contourner le bâtiment. A l'époque, je n'aurais jamais osé le faire. Il me fallait déjà tellement de courage pour approcher le manoir avec toutes ces bannières de légende que Minna y accrochait. Quelques fuites éperdues dans les taillis montrent que je déränge. Je progresse lentement. Longe l'aile offerte au vent d'ouest. Et découvre, stupéfait, une large clairière de plusieurs dizaines de mètres de diamètre. Mais là n'est pas le plus surprenant. Une petite colonie de fulmars boréals occupe le centre de la place. A ma vue, ils se regroupent les uns contre les autres avant de prendre leur envol. la présence de ces oiseaux me surprend. D'habitude, ils nichent à la côte et préfèrent l'insularité. Malgré tout sous le charme, je les regarde étendre leurs ailes d'albatros miniatures. Contre toute attente, ils ne prennent pas la fuite mais se mettent à voler en cercle au-dessus de moi. Posés sur l'air de tout leur empennage, ils se jouent de la pesanteur avec une aisance confondante. Par réflexe, je les compte. Ils sont au nombre de treize. Je me sens troublé.

L'un d'eux soudain décroche du groupe et perd de l'altitude. Il donne l'impression de descendre droit sur moi. Je me tasse. On ne sait jamais la réaction des oiseaux dérangés dans leur habitat. Le fulmar boréal continue à planer dans ma direction. Je vois ses yeux désormais. Ils ont presque quelque chose d'humain. Je m'apprête à protéger ma tête lorsque soudain il se détourne. Une plume se détache de sa queue. Dans l'air immobile, elle se met à descendre. Etonnamment, alors que le plumage de l'oiseau se pare de gris, celle-ci est d'une blancheur immaculée. L'oiseau s'éloigne. Rejoint sa troupe. Je tends la main. La plume s'y pose. En silence. Le temps s'arrête. Remonte lentement son cours. Une larme coule au long de ma joue. Je glisse l'autre main dans ma poche. En sors le souvenir miraculeusement épargné par l'incendie abandonné autrefois par Minna. Je les compare. C'est troublant. Les deux plumes sont rigoureusement identiques. Je comprends tout... enfin. Minna ne s'était pas méprise.

Une autre vie m'attend... et un beau jupon blanc !